

QUINTIN
D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI



Six Promenades dans la Ville et ses Abords

par le Lieutenant-Colonel HUERRE



ÉDITÉ PAR LE SYNDICAT D'INITIATIVES
de
QUINTIN
—
1956

QUINTIN

D'HIER

ET D'AUJOURD'HUI



Six Promenades dans la Ville et ses Abords

par le Lieutenant-Colonel HUERRE



ÉDITÉ PAR LE SYNDICAT D'INITIATIVES

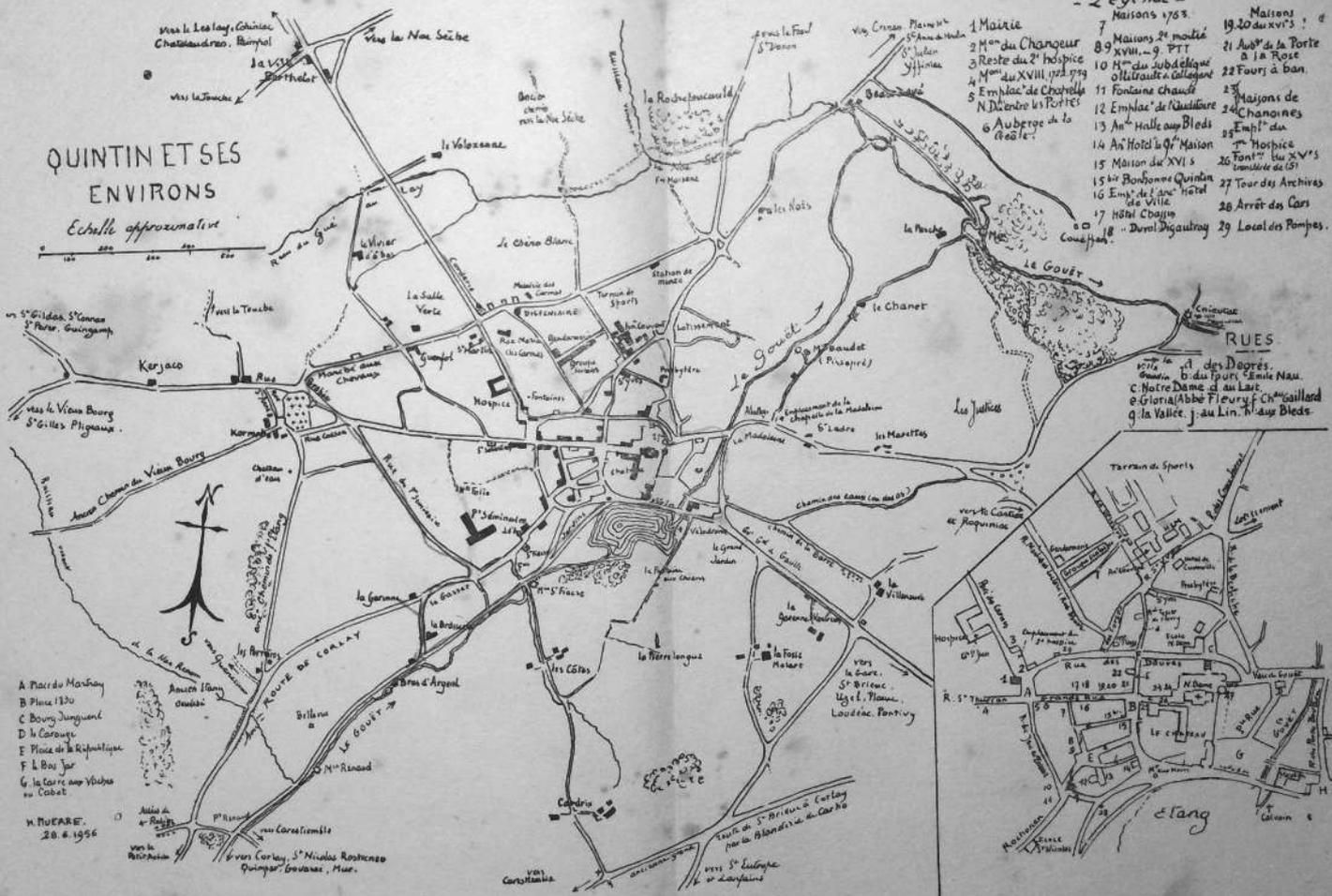
de

QUINTIN

—
1956

QUINTIN ET SES ENVIRONS

Echelle approximative



- Légende -**
- Maisons 1763
 - 1 Mairie
 - 2 M^{or} du Changeur
 - 3 Reste du 2^e hospice
 - 4 M^{or} du XVIII 1724 1729
 - 5 Emplac^{em} de Chochole
 - 6 Auberge de la Croix
 - 7 Maisons 24 moitié XVIII - 9. PTT
 - 8 10 M^{or} du subdélégué Ollivaud à Collegat
 - 11 Fontaine chaude
 - 12 Emplac^{em} de l'abbaye
 - 13 An^o Halle aux Bleds
 - 14 An^o Hôtel de la Croix
 - 15 Maison du XVI^e
 - 16 15^e M^{or} Bonnefont Quintin de Ville
 - 17 Hôtel Chappin
 - 18 "Duvet Digautroy
 - 19 20 des XVIII^e :
 - 21 Aub^{er} de la Porte à la Rose
 - 22 Four à ban
 - 23 Maisons de
 - 24 Chanoines
 - 25 Empl^{ac} du
 - 26 Hospice
 - 27 Font^{aine} du XV^e transférée de (51)
 - 28 Tour des Archives
 - 29 Arrêt des Cars
 - 30 Local des Pompes

- A Place du Maréchal
 - B Place 1130
 - C Bourg Junguent
 - D le Carouge
 - E Place de la République
 - F le Bois Jar
 - G le Carre aux Vaches ou Cabat
- M. RUEFF. 28. 6. 1956

RUES

- a. des Doigrés.
- b. du Puy, Emile Nau.
- c. Notre Dame d. au Lat.
- e. de l'abbé Fleury à Ch. Gaillard
- g. la Vallée. j. au Lin. k. aux Bleds.

*A la mémoire de mon Père et
de René Robillard, qui avaient
commencé à rassembler les élé-
ments d'un travail que je n'ai fait
que continuer.*

AVANT-PROPOS

Nous n'avons pas la prétention, dans cette notice, intentionnellement très brève, de présenter ni une histoire de Quintin, ni un guide touristique mentionnant les excursions, très nombreuses, qui peuvent être faites à partir de Quintin, au cours d'une journée, dans un rayon très variable suivant les moyens de déplacement dont on dispose.

Nous nous contentons aujourd'hui, de guider dans une première visite *de la Ville et de ses abords immédiats*, les voyageurs y faisant un premier séjour, fût-ce de brève durée.

Nous espérons qu'ayant, ainsi, pris un premier aperçu de notre ville et de la région qui l'entoure, ils désireront y revenir, approfondir la connaissance de son histoire, retrouver et mieux aimer cette Bretagne intérieure si injustement ignorée et qui réserve tant de joyeuses découvertes à ceux qui savent s'y attarder au lieu de courir, très vite, s'ennuyer ailleurs.

Comme nous l'avons dit dans l'avant-propos, ce petit guide ne peut être considéré comme une histoire de Quintin. Il est toutefois impossible de ne pas mentionner très sommairement quelques points essentiels d'histoire et de géographie.

Quintin n'est pas seulement le nom d'une ville, mais celui d'une région traversée d'est en ouest par la ligne de partage des eaux entre Manche et Océan, région qui a été sans doute la partie d'un « pagus », et qui, au Moyen âge, correspond à un fief. Celui-ci s'étendait d'est en ouest, du Gouët au delà du Blavet.

Il fut démembré en 1209, de la Baronnie d'Avaugour en faveur de Geoffroy Boterel, fils cadet d'Alain comte de Penthièvre et Goello. Geoffroy s'établit d'abord, au Château Boterel en Saint-Donan, puis à l'emplacement de la Ville actuelle, à l'endroit où la voie romaine de Carhaix à Alet, (St-Servan-sur-Mer) franchit le Gouët.

La Ville close, rectangle allongé (à un emplacement qu'on a supposé avoir été celui d'un camp romain) découpé par deux voies perpendiculaires aboutissant à chacun des points cardinaux à une porte, semble avoir été à l'origine, un marché, protégé par le château.

Ici venaient se faire les échanges entre paysans-éleveurs du pays bretonnant, tout proche, et acheteurs de bestiaux du pays gallo et de Normandie. Y venaient aussi, du Bocage normand, des marchands d'objets de cuivre, d'étain ou de terre, et les acheteurs de cheveux de femme, coupés sur place.

Un Hospice sous le patronage de saint Jean-Baptiste

fut, très tôt, construit près du Château dont la chapelle, devenue Eglise Notre-Dame, fut érigée en Collégiale en 1405.

Mais, dès cette époque, l'église paroissiale, sous le vocable de St-Thurian ou Thuriaff est, sans qu'on explique complètement le fait, déjà établie, très en dehors de la ville close, sur la colline où ses ruines sont actuellement entourées par le cimetière.

Le fief de Quintin passa, des Boterel aux du Périer, aux Montfort-Laval, aux Rohan, aux Rieux, aux Coligny, la Trémoille, Gouyon de la Moussaye (ces trois dernières maisons adoptèrent la réforme).

Le domaine passe ensuite aux Durfort de Lorge, pour lesquels la terre est érigée en 1691 en duché-pairie, sous le nom de Quintin, puis, en 1706, sous celui de Lorge. Il est transmis, par héritage, aux Choiseul-Praslin, Nédonchel, Calonne de Courtebourne, et aux propriétaires actuels : Frotier de Bagneux.

Quintin fut assiégée et pillée à deux époques : une fois, à la fin des guerres entre le Duché et le Roi de France ; puis à la fin de la Ligue, alors que la ville tenait pour Henri IV contre Mercœur ; ses murailles ne furent jamais relevées depuis lors, mais servirent peu à peu de carrières.

Quintin était l'une des 42 villes députant aux Etats de Bretagne (où elles constituaient l'unique représentation du Tiers-Etat). Déjà connue pour sa fabrication de toiles fines appelées « Quintin » servant à faire les coiffes, les cols et les manchettes, elle prit une grande importance aux XVII^e et XVIII^e siècles, grâce au développement de l'industrie, d'abord purement rurale et familiale, des « toiles de Bretagne » exclusivement destinées à l'exportation vers les colonies américaines d'Espagne. Quintin évaluait en 1789 (comme argument en faveur de sa candidature au chef-lieu du département nouvelle-

ment créé) à 30.000 personnes, le nombre de tisserands qui y apportaient leurs toiles.

C'était également un centre important au point de vue judiciaire ; la juridiction seigneuriale de Quintin comportait haute, moyenne et basse justice avec, comme juges, un sénéchal, un alloué, un lieutenant et comme ministère public, le procureur fiscal. En l'auditoire, dont sept autres juridictions seigneuriales voisines « empruntaient le territoire », les causes étaient défendues par 17 avocats, et justifiaient l'existence d'un « général et d'armes » et d'un grand nombre d'huissiers, sergents, recors, et leurs assistants sans parler des tambours qui annonçaient les « bannies ».

Douze procureurs, à la fois notaires, exerçaient en leurs « études », ou « tabliers » selon qu'ils agissaient à l'un ou l'autre de ces titres.

Ces sept juridictions étaient : Beaumanoir, Crenan, La Coste-Crapado-Bienassis, la Noë-Sèche, Le Quellenec, Robien, la Ville-Menguy.

Les guerres de la Révolution, la suppression (le 4 août 1789) des juridictions féodales, amenèrent la ruine des toiliers et de tous ceux qui vivaient de la plume et de la parole. La Révolution passée (dans des conditions que nous n'avons pas la place d'exposer ici mais qui, Dieu merci, furent moins violentes qu'ailleurs à cause de l'enchevêtrement des familles, dont les membres prirent des partis opposés : la guillotine ne vint pas à Quintin). on essaya, avec beaucoup d'énergie, par un outillage plus moderne et des fabrications plus variées, de faire renaître l'industrie de la toile. On réussit à assurer du travail, jusqu'en 1870, à la « nombreuse classe » des tisserands. Mais le courant avait été trop longtemps interrompu. Les marchés traditionnels d'outre-Atlantique étaient passés aux mains des Anglais et des Prussiens, qui avaient concurrencé et contrefait les « Breta-

gnes ». Les fabricants des « Bretagnes », il faut le reconnaître, n'avaient pas toujours pris assez de soin pour garantir la qualité et les dimensions de leurs toiles ; le coton avait supplanté le lin et l'Amérique n'avait plus besoin de l'Europe.

L'afflux de la population aisée et entreprenante, qui s'était produit de très loin, au temps de la prospérité toilière (Quintin avait compté 5.000 habitants au début du XVIII^e siècle) fait place, au XIX^e siècle, au départ progressif ou à l'extinction locale des familles qui avaient bâti, surtout dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les beaux hôtels de pierre de taille.

Et Quintin, dont le dernier métier à tisser a pourtant battu jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale, reprend surtout (en attendant que des industries viennent s'y installer, profitant des possibilités de logement et de main-d'œuvre qu'il offre) le rôle de marché qu'il avait eu avant le développement de la manufacture des « Bretagnes ». Il est aussi un centre scolaire bien vivant et son rôle de centre touristique et sportif qui s'ébauche doit se développer énormément, lorsque l'on connaîtra mieux, tant la ville que la région pittoresque et intéressante qui l'entoure. C'est à quoi tend cette modeste notice.

Pour relier par un fil conducteur la recherche des sites, celle des différents monuments, ou de l'emplacement de ceux qui ont disparu, nous avons adopté un système de « promenades » dont l'ensemble fait parcourir systématiquement la ville et ses abords immédiats.

Mais il est bien évident que les touristes préféreront le plus souvent, choisir eux-mêmes leur itinéraire sans tenir compte de celui que nous avons adopté. Cette notice ne leur sera pourtant pas inutile.

PREMIÈRE PROMENADE

Place 1830 - Eglise - Vau-de-Gouët - Madeleine
La Perche

Nous partons pour la plupart de ces promenades, de la place 1830 où se coupent à angle droit les voies ouest-est : Grande Rue et rue Notre-Dame, et nord-sud : rue du Four et rue Belle-Etoile, qui menaient aux quatre portes de la Ville Close.

Le nom de cette place vient de la date où elle fut créée par suppression de la Halle ou « Cohue », appelée, depuis le milieu du XVII^e siècle : Halle à la Viande, qui en couvrait presque toute la surface, sauf les rues étroites formant le « tour de la halle ». La « cohue » où se trouvaient également des cordonniers, des boulangers de pain blanc et des poissonniers, bâtie entièrement en bois ressemblait, semble-t-il, beaucoup à celle qui existait encore, voici une vingtaine d'années à La Chèze, et à celle du Faouët qui existe encore. C'est au bout « suzain » (supérieur) de cette halle dont le sol descendait vers la Grand'Rue, qu'étaient faites les « bannies » et qu'on affichait les actes judiciaires et administratifs, après les avoir lus, tant à cet endroit qu'en face de l'église paroissiale à la sortie de la grand'messe. Le sergent ou le héraut, suivant le cas, montait alors sur

une grosse pierre, la « roche », pour lire l'acte, après un roulement du tambour.

Ce rôle de « roche » était ici, rempli par une base de colonne de granit qui se trouve encore devant la grande maison datant de 1554, occupée par une épicerie et affreusement bariolée alors que jusqu'en 1880, au moins, sa façade était recouverte d'ardoises, comme la plupart des maisons de Quintin avant qu'on les reconstruisit en pierres de taille. Cette doyenne des maisons de la ville aurait appartenu, cent ans plus tard, à la famille Uzille, nom d'un sénéchal de Quintin, au temps des seigneurs protestants. Elle présente une curieuse porte de pierre transformée en fenêtre, du xvii^e siècle, surmontée de l'inscription « Nil nisi consilio » et d'un sigle qui est, peut-être, celui d'un Fonteneau.

À l'ouest de la place, à l'angle de celle-ci et de la rue au Lait, grimace la tête du « bonhomme Quintin » ou « Papa au Lait », ornant une maison ancienne qui, au xvii^e siècle, fut habitée par les Poulain, famille d'avocats.

Au nord, à l'angle de la rue du Four (Emile Nau) subsiste, encore intacte, toujours revêtue de sa carapace d'ardoises, une auberge qui semble bien être celle de la « Porte à la Rose », porte qui s'ouvrait au nord de la Ville Close.

Au nord-est de la place, à l'angle qu'elle fait avec la rue Notre-Dame, menant à la Basilique, se trouvait au xv^e siècle, sous le patronage de saint Jean-Baptiste, le premier hôpital, qui a été déplacé deux fois depuis lors, comme nous le verrons.

Prenons d'abord cette rue vers l'est.

À gauche, une plaque signale les maisons qu'habitèrent deux femmes de lettres de valeur : Marie Allo et Mathilde Delaporte ; la dernière est l'une des deux maisons, du début du xvii^e siècle, survivantes des logis des chanoines qui desservaient depuis 1405 la Collégiale.

À droite, se trouve une fontaine du xv^e siècle ornée de la statue, jadis polychrome, assez mutilée, d'une Vierge couronnée par les Anges. Cette fontaine se trouvait primitivement très au-dessus du sol actuel, dans la chapelle Notre-Dame d'entre les Portes dont on parlera plus loin... (4^e promenade).

Cette rue Notre-Dame qui correspondrait à un élément de la Voie romaine, axe de la Ville, dont nous avons parlé, descendait en pente raide, longeant au nord la Collégiale, (légèrement oblique par rapport à la Basilique) vers le Vau-de-Gouët, par la porte est de la Ville, la Porte neuve, entre la tour des archives du château et celle, décoiffée et remblayée, d'où l'on a une jolie vue, vers l'est, sur le Vau-de-Gouët et la campagne.

C'est une bulle, en date du 4 mars 1405, du pape avignonais Benoît XIII, expédiée de l'Abbaye Saint-Victor de Marseille, qui avait transformé en Collégiale à cinq chapellenies l'église castrale Notre-Dame, succédant à la chapelle seigneuriale ; peu à peu agrandie, remaniée, mais sans soin, sans souci d'ensemble, la Collégiale qui est mentionnée sous divers noms, Notre-Dame de Blain, de Blaye, ou du Blé, était, de l'aveu de tous, fort peu intéressante au milieu du xix^e siècle. Très obscure (il fallait descendre dix marches et la très belle fenêtre rayonnante qui en occupait le chevet avait été bouchée par une menuiserie très vulgaire) mal bâtie, replâtrée au jour le jour, elle ne présentait, semblait-il, rien qui méritât de subsister si ce n'est sa tour du xiv^e ou xv^e siècle. Celle-ci avait été surmontée au xvii^e ou xviii^e siècle d'un couronnement étrange « dont aucune langue polie ne saurait donner de nom » (Dom Guépin) et décorée de balustres de granit qui ont été utilisés depuis, pour orner l'escalier qui, entre deux rangées de tilleuls, descend, au nord, vers la rue des Douves. En dehors de Notre-Dame de Délivrance dont la statue a été conservée, on vénérât la Vierge sous le porche de

la tour, sous le nom de Notre-Dame du Tronc, vocable mal expliqué qui mériterait des recherches.

La Collégiale où est venu prier en 1418, saint Vincent Ferrier, conserva toujours les fonts baptismaux de la paroisse, sur lesquels fut, entre autres, baptisé le Père Rigoleuc, l'un des grands missionnaires qui participèrent au xvii^e siècle, à la réévangélisation de la Bretagne.

La Collégiale s'enorgueillissait depuis des siècles, de la possession de la relique de la Ceinture de la Vierge qui fut l'objet en 1600 d'un miracle, lorsqu'un incendie qui détruisit tout le trésor de la Collégiale l'épargna seule.

Cette église, après l'abandon du culte à l'église Saint-Thurian puis aux Carmes (voir 4^e et 5^e promenades) était devenue, depuis le 24 décembre 1790, église paroissiale. Mais, dès le début du xix^e siècle, on considéra qu'il fallait soit la réparer, soit construire une nouvelle église. On dut, après examen, éliminer toute possibilité de restauration. On chercha alors un nouvel emplacement afin de ne pas interrompre le culte, mais il fallut éliminer les diverses solutions envisagées et en 1879, la Collégiale était abattue ; la tour qu'on avait espéré conserver eut bientôt le même sort. La première pierre de la nouvelle église paroissiale était posée le 31 mai 1883. Il fallut célébrer encore le culte pendant quatre ans dans l'ancienne chapelle de Notre-Dame d'entre les Portes avant que la nouvelle église fut utilisable.

On n'avait pu conserver que bien peu de choses de l'ancienne ; la chaire, les fonts baptismaux, deux gisants du xiv^e siècle de la famille seigneuriale, une statue de sainte Madeleine, une de saint Jean assez curieuse parce qu'elle réunit les attributs du Baptiste et de l'Évangéliste.

Le réseau de pierres de la verrière du chevet, deux devants d'autel de pierre, les pierres travaillées de la tour et du porche, des statues ont disparu sans laisser de traces, alors qu'un rétable du xviii^e siècle avait été

transporté dans la chapelle de la Trinité en Canihuel.

Pour ce qui est du mobilier moderne, des monuments funéraires des trois curés (le dernier doyen de la Collégiale, Souvestre, revenu comme curé à la Restauration, les chanoines Blanchet, constructeur de la nouvelle église, et Boulbain) et des monuments aux morts 1914-1918, les visiteurs n'ont pas besoin de recourir à un guide. Nous devons, pourtant, bien qu'il s'agisse d'œuvres classiques qui ne sont guère à la mode, indiquer que le tombeau du doyen Souvestre et celui du chanoine Blanchet, de même que le monument aux Morts de l'Église, et d'autres statues non polychromes sont l'œuvre d'un bon sculpteur local, Foulonneau, qui mérite de n'être pas oublié. Le médaillon du chanoine Boulbain est l'œuvre de l'abbé Boulbain, son neveu. Le couvercle de la cuve baptismale a été composé par la grande artiste loudéacienne, Jeanne Malivel. L'église fut consacrée seulement en 1930.

La Vierge a été solennement couronnée en 1934, et la même année, ont été célébrées les cérémonies de son érection en Basilique.

La Basilique se prête magnifiquement aux offices solennels qui y sont célébrés aux grandes fêtes, en particulier lors du grand Pardon de Notre-Dame de Délivrance, le deuxième dimanche du mois de mai, bénéficiant de très belles orgues et d'une chorale qui, depuis de longues années, maintient une haute tradition musicale.

Nous sortons de l'église par la porte nord, sous la verrière votive réalisée après la Libération. Nous laissons à droite l'escalier qui a remplacé le raidillon qui dévalait vers le Vau-de-Gouët et descendons au nord par l'escalier qui mène vers la rue des Douves.

Celles-ci, du Martray au Vau-de-Gouët, bordaient la muraille nord de la Ville Close. Nous traversons cette

rue. En face de nous sur la place du Bourg-Junguené (du nom d'un évêque de Dol au XI^e siècle) se trouve l'école des jeunes filles dirigées par les Religieuses du Saint-Esprit. Continuant et arrivés au pied du presbytère, d'où une ruelle remonte à la chapelle Saint-Yves, nous atteignons la rue de la Berliche ; la « berliche » ou « berlinge » était une étoffe appelée ailleurs « tiretaine » et ici, plus tard, « rigodon » tissée de lin et de laine ou poil de vache. Toute cette rue était habitée par des tisserands. La rue de la Berliche, venant des Croix-Jarrots, débouche dans le Vau-de-Gouët, habitée jusqu'à la fin du XVIII^e siècle par les tanneurs et les bouchers. Plus loin, à droite, le nom de la place du Carouge rappelle un carrefour de voies romaines. Toute cette partie du faubourg a été éprouvée, en août 1773, par une catastrophe, lorsqu'à la suite de pluies torrentielles, la chaussée de l'étang fut emportée. Nous en reparlerons à propos de la deuxième promenade.

On franchit le Gouët non loin de l'endroit où Quintin avait demandé qu'on établît une gare, lorsque vers 1865, on étudiait le tracé de la voie ferrée vers Napoléonville (Pontivy). Nous laissons à droite, la rue des Portes-Boulain qui, au Placis de Cure-Bourse, près du Calvaire, rejoint la route de Saint-Brieuc (voir 2^e promenade) et, à gauche, passant près d'un ancien moulin à tan, désormais inutile et devant l'abattoir, nous atteignons la Madeleine, jadis tête de pont de la paroisse de Quintin vers Saint-Brandan, dont, par ailleurs, elle était séparée par le Gouët.

C'étaient là que se groupaient, au Moyen âge, les « caqueux », cordiers, dont le métier était réservé aux lépreux.

Une chapelle, détruite depuis le début du XIX^e siècle, mais dont plusieurs pierres, datées de 1669, utilisées dans des bâtiments modernes, rappellent le voisinage, se trouvait à l'endroit où se séparent deux chemins. L'un

monte vers l'est, passant près de la ferme St-Ladre, au voisinage de laquelle avait lieu, le 22 septembre, la foire St-Ladre. A cette occasion (comme plus tôt, il est vrai, ceux de la seigneurie de Crenan) se tenaient, jusqu'à la Révolution, les « Plaids généraux » de la juridiction. La Coste-Crapado-Bienassis. Les « vassaux et sujets » de cette seigneurie appartenant aux paroisses de Saint-Julien, Plaine-Haute, Saint-Donan, Plaintel et à la trêve de Saint-Brandan étaient, en majorité, absents aux dernières de ces assemblées, malgré l'amende de 15 sols qui les frappait. Mais, jusqu'à 1788, au nom des cordiers de la Madeleine, l'un de ceux-ci offrait au représentant du seigneur de la Coste-St-Julien un « pochon de cuir blanc cousu de fil noir » dans lequel il y avait une livre de poivre, deux paires de sangles, deux licols de chanvre et une paire de jarretières.

Plus loin, ce chemin se divise en deux branches ; l'une mène au Cartier, propriété aux XVII^e et XVIII^e siècles de la famille Digaultray, l'autre laissant à sa droite, l'ancienne voie vers Alet, par la Ville Gaudin et Roquiniac, rejoint le Gouët au pont Chotard (Chieutat) où se trouvaient autrefois des pêcheries qui causèrent des conflits violents entre le seigneur de Crenan et son suzerain de Quintin.

Le second chemin qui tourne à gauche, après l'abattoir, parallèlement au Gouët passe devant l'ancien moulin à foulon de Pissepré, longe la propriété du Chanet et mène à la ferme, puis au moulin à eau de la Perche daté de 1702, dont le dernier meunier vient de disparaître après que, pendant trois siècles, sa famille en avait assuré la marche.

Si, au lieu de descendre le chemin très raide et rocailleux qui mène vers le moulin, on prend, à droite, le sentier étroit qui domine la ravissante vallée du Gouët, on peut faire en plein bois, à travers les rochers, une promenade charmante, surtout si on a la chance de se

trouver à l'époque où les digitales (« berlues » en langage quintinais) empourprent les pentes ou à celle où jaunissent et rougeoient les feuillages des hêtres ; un sentier nous amène au chemin, qui, de la Madeleine, mène au pont de Chieutat sur le Gouët.

Revenant, nous laissons à notre droite une élévation où se trouvaient, au lieu appelé Les Justices, des patibulaires qu'on a voulu identifier avec celles de Quintin mais qui semblent avoir été celles d'une des justices seigneuriales voisines. Puis, regagnant la ville, peu après le pont du Gouët, nous nous arrêtons : l'ensemble formé par les tours qui encadrent la Porte Neuve et dont celles, à gauche de l'escalier, ont conservé leur toit en poivrière, la Basilique et les grands arbres qui dominent la place au nord de l'Eglise, mérite, surtout au coucher du soleil, qu'on l'apprécie et qu'on y revienne.

DEUXIÈME PROMENADE

Sud-Est de la Ville : Château - Menhir - Fosse Malart
Route de la Gare

=====
Nous partons à nouveau de la place 1830 vers le sud. A notre gauche, se trouve l'entrée du château. Nous ne pouvons, en quelques lignes, faire l'histoire de celui-ci qui, d'ailleurs, pour sa période ancienne, présente quelques points obscurs.

Certains indices, en effet, amèneraient à penser qu'un château a pu d'abord être construit très à l'ouest de ce qui reste du château du xv^e siècle (et qui se réduit aux tours encadrant la Porte Neuve et à la muraille qui domine le Gouët entre la Carre aux Vaches et le Vau-de-Gouët).

En 1443, le château paraît mal entretenu, les seigneurs habitant généralement L'Hermitage et, en 1480, l'une des tours est encore en construction.

Peu de temps après (1487) le nouveau seigneur, Pierre de Rohan, ayant pris parti contre le Duc, la ville et le château, à trois reprises en six mois, furent pillés et incendiés par les lansquenets du Prince d'Orange, lieutenant général du duc de Bretagne.

Un siècle plus tard, Quintin, pendant la minorité du seigneur d'alors, dont le tuteur est François de Coligny,

tient pour le roi Henri IV contre la Ligue. Le château est pris, repris, en partie brûlé par les troupes de Mercœur, la ville passant alternativement des ligueurs aux royaux.

Il est en bien mauvais état quand Guy XXI de Laval (Henri de la Trémoille, duc de Thouars, prince de Talmont) en hérite à 6 ans, son prédécesseur, sans enfant, étant tombé en 1605 à Komorn (Hongrie) en combattant contre les Turcs.

Henri de la Trémoille, élevé dans la religion protestante par sa mère Charlotte Brabantine de Nassau, tante de Turenne, se fait catholique en 1628, mais obéré des dettes de ses prédécesseurs, il vend la seigneurie en 1638 (ou 1637) à son beau-père Amaury Goyon, marquis de la Moussaye, dont la femme, Henriette-Catherine de la Tour d'Auvergne, sœur du Maréchal de Turenne, est une protestante zélée...

L'influence de la question religieuse sur la pénible entrée en possession du domaine par les la Moussaye et sur l'interruption de la construction du château dont un pavillon seul a été achevé est trop compliquée et trop discutée pour être exposée ici. Contentons-nous de dire que ce château, qui présente des analogies avec le Palais du Luxembourg et avec le splendide château des Matignon à Torigni-sur-Vire, devait comprendre quatre pavillons analogues à celui que nous voyons, aux quatre sommets d'un rectangle dont les grands côtés prenaient vue : au sud, sur l'étang ; au nord, sur la Collégiale ; alors que les petits côté regardaient : à l'est, vers le cours du Gouët devant les Portes-Boulain et, à l'ouest, la ville.

Les soubassements des pavillons inachevés, au S.-O. et au N.-E., subsistent ainsi que les courtines qui les unissent aux pavillons. Au contraire, les soubassements du pavillon N.-O. sont actuellement recouverts par des constructions du XVIII^e siècle. Une entrée monumentale

avait été prévue au milieu du petit côté ouest du château, vers la rue Belle-Etoile.

Il est probable qu'on a exagéré le rôle qu'aurait eu, dans l'interruption de cette construction, un soufflet que Mgr Denis de la Barde, évêque de St-Brieuc, aurait reçu de Mme de la Moussaye, et que ce sont des raisons toutes financières qui ont fait ralentir, puis abandonner la construction : les travaux avaient dû commencer vers 1645 et le gros œuvre d'un des pavillons devait être achevé en 1648, où l'on y loge temporairement des prisonniers espagnols, ce que Mme de la Moussaye refuse de continuer en 1650, date où, d'ailleurs, son frère, le Maréchal de Turenne commande, contre le roi, l'armée franco-espagnole.

Les constructions étaient encore en cours, en 1657, lorsqu'un ouvrier meurt d'une chute dans les caves neuves du château... la date de 1666 a été indiquée sans référence, quoiqu'elle soit très vraisemblable, pour l'interruption des travaux.

Le marquis de la Moussaye (Henri, comte de Quintin) perdu de dettes, vend le 29 septembre 1681 (soulevant l'opposition de ses sœurs qui veulent le faire interdire et renoncent seulement en 1685 à demander l'annulation de la vente par voie de retrait-lignager) la seigneurie de Quintin, à son cousin le Maréchal de Lorge, Guy Aldonce de Durfort.

Le Maréchal de Lorge, devenu duc et pair en mars 1691, n'habite pas le nouveau château de Quintin. Il se contente de se ménager un appartement en vue de ses rares venues à Quintin, dans un bâtiment construit vraisemblablement à l'usage des communs, qui, au XVIII^e siècle, sera occupé par des officiers seigneuriaux, des « intendants » du seigneur ou même, à un moment donné, par des locataires.

Son fils Guy Nicolas, dont des sœurs avaient épousé, en 1695, l'une le duc de Saint-Simon, l'autre, Lauzun,

meurt en 1758. Des deux fils qu'il laisse, l'un le Maréchal de Randan, renonce à la succession ; l'autre, Louis, succède à son père au Duché qui, en 1706, a pris le nom de Lorge. C'est lui qui fait commencer le superbe château de Lorge, utilisant, semble-t-il, des pierres de taille non employées, restées sur le chantier de Quintin, ou même, faisant démolir, pour en récupérer les matériaux, les pavillons et les courtines dont la construction avait été interrompue.

Il marie ses deux filles, l'une à Renaud César, Vicomte de Choiseul, fils du Duc de Praslin. L'autre, à l'un de ses parents, Jean Laurent de Durfort, Marquis de Civrac, à qui il fait prendre le nom de Comte de Quintin. C'est à cette fille qu'il abandonne, en 1768, la terre de Quintin. Mais, à sa mort, (1775) la succession donne lieu à un procès auquel met fin un arrêt du Roi du 29 septembre 1778 ; le Quintin reste aux Choiseul-Praslin, mais la seigneurie cesse d'être duché pour redevenir baronnie, tandis qu'une terre, située en Orléanais, est érigée en Duché de Lorge.

Le pavillon, construit par les la Moussaye, est resté inhabitable.

Sous la Révolution, les caves, qui méritent une visite que permet le propriétaire du château, servirent à fabriquer du salpêtre, pendant qu'on emprisonnait, dans les étages supérieurs, les Ursulines délogées de leur couvent où l'on plaçait en résidence surveillée les suspects de Quintin.

Actuellement, l'une des énormes salles hautes de ce château sert d'atelier au maître-verrier H. de Sainte-Marie, dont les œuvres lumineuses ornent déjà beaucoup d'églises en Bretagne et en Normandie.

Ces dernières années, le comte Jean de Bagneux, propriétaire du château en a fait transformer les jardins, pour les remettre en harmonie avec les bâtiments,

par M. Jean-Charles Moreux, architecte en chef des Monuments historiques.

Sortant du château, nous retrouvons la maison de 1554, dont nous avons parlé. Regardant vers l'étang, le nom de la rue Belle-Etoile que nous avons devant nous résulte d'un calembour (on l'a appelée rue aux Toiles prononcé « Tèles », rue Guillaume-Tell sous la Révolution). C'est là qu'on vendait les toiles, au sud de la Halle et sur les deux bords de la rue jusque dans la partie suivante, appelée rue Saint-Julien, qui aboutissait à la porte de ce nom. La Halle aux toiles, dont on ne cessa jamais de projeter la construction, pendant un siècle et demi, resta toujours un rêve jusqu'à la Révolution, où l'on qualifia de ce nom une misérable cour de l'Hôtel de Ville en ruines.

Deux rues accèdent à la rue Belle-Etoile ; à droite, d'abord, la rue Gloria (actuellement rue Abbé-Fleury), menant à la place du Château-Gaillard (voir troisième promenade), plus loin, la rue des Maréchaux ou de la Poste... ou rue aux Bleds, menant, elle aussi, au Château-Gaillard et au coin de laquelle fut construit en 1791 le principal hôtel de la ville « la grande maison ». Cette maison rappelle plusieurs événements de la Révolution : la mort du juge de paix des campagnes, Du Bouilly du Fretay, assassiné le matin de Noël 1794, sur le chemin de Carboureux, et qu'on y ramena ; et l'occupation de Quintin par les Chouans de Pont-Bellanger en juillet 1795. Sa cour servit longtemps de Poste aux Chevaux.

On sortait de la ville en face de la modeste chapelle Saint-Julien déjà abandonnée et ruinée, bien qu'elle n'eut pas deux siècles, lorsque, en 1864, on l'abbattit pour construire la nouvelle route de Corlay.

C'est près de son emplacement qu'on a élevé le Monument aux Morts de la guerre 1914-18. Là, comme sur le monument de même inspiration, figurant à l'intérieur

de l'église, nos visiteurs pourront compter les noms et faire la proportion avec les deux mille cinq cents habitants qu'avait alors notre ville. Nos morts ont droit à ce qu'on n'oublie pas l'étendue du sacrifice que leur ville a alors supporté.

Nous longeons le château ; à notre droite, l'étang formé par un barrage du Gouët domine « la Carre aux Vaches » où, le mardi, se tient un important marché aux bestiaux, où les vaches sont rares, mais où pores et veaux sont en nombre, au pied des grands ormes désormais plus que centenaires.

Les boutiques des marchands forains qui s'installent à cette occasion couvrent de leurs tentes bariolées les deux côtés de la route, remontant jusqu'à la place 1830.

Cette partie de la ville fut témoin d'une catastrophe dans l'été de 1773. Dans la nuit du 18-19 août une pluie torrentielle qui s'abattit sur toute la région, de Dinan à Châtelaudren et Quintin, amena une crue subite et énorme de l'étang qui emporta la chaussée. Il y avait alors des « moulins à grains » sous le château, à l'emplacement de la « Carre aux Vaches » et de la « Petite-Rue ». Ils furent détruits par la masse des eaux qui emporta une meule jusque dans le Vau-de-Gouët. Quinze personnes périrent noyées ou écrasées sous les décombres. Ces moulins furent remplacés par un bâtiment important qui existe encore, achevé quelques années seulement avant la Révolution. Le tracé du déversoir de l'étang fut alors modifié.

Dominant l'étang, sur une butte rocheuse, s'élève, remplaçant le calvaire de bois transporté au cimetière, un calvaire de granit de l'atelier du XIX^e siècle de Lanion

La partie supérieure du calvaire abattue récemment par un ouragan, vient d'être réparée. C'est au pied de cette croix que s'achève, le Vendredi-Saint au soir, la

célèbre procession aux flambeaux qui garde trace d'une influence espagnole indiscutable et qui, partie de la chapelle Saint-Yves, et ayant traversé le Vau-de-Gouët, s'arrête au calvaire, avant de revenir à son point de départ par le centre de la ville, au milieu des façades éclairées.

Sur le terrain, à l'est du calvaire, fut célébrée sous la direction des « Amis de la Constitution » le décadi 20 Prairial an II (8 juin 1794) la fête de l'Être Suprême. A cette occasion fut élevé un monument qui amena la réprobation de la population. Aussi, lors de la détente post-thermidorienne, les administrateurs du district en exigèrent-ils la destruction, le 9 germinal an III.

Nous tournons à droite, immédiatement après le calvaire, et par le chemin de « La Fontaine aux Chiens » qui rappelle les bâtiments, disparus, du chenil de l'ancien château, nous arrivons à la Pierre-Longue, menhir de sept mètres cinquante de haut, remarquablement élancé, du pied duquel on jouit d'une belle vue sur l'ensemble de la ville.

Nous redescendons et reprenons la route de Saint-Brieuc, laissant, à gauche, le Placis de Cure-Bourse qu'on traverse pour atteindre le Vau-de-Gouët et la Madeleine (promenade N° 1) et qui séparait, jusqu'en 1837, Quintin de Saint-Brandan, alors que la borne a été depuis reculée jusqu'au chemin de la Villeneuve.

Après le vélodrome, très fréquenté lors des compétitions cyclistes, puis « le grand jardin », autrefois dépendance du château, nous prenons un chemin à droite qui passe devant le manoir, complètement reconstruit récemment, de la Fosse-Malart, où mourut le conventionnel Fleury qui a laissé des mémoires intéressants (voir 5^e promenade).

La route de Saint-Brieuc, que nous avons abandonnée, a conservé, à peu de choses près, jusqu'à deux cents mètres avant la gare, le tracé qu'elle avait depuis le

xviii^e siècle ; mais, alors, elle suivait la forme naturelle du terrain, montant sur « la Bosse de la Villeneuve ». C'est seulement au milieu du xix^e siècle qu'on l'a réduite à une pente plus acceptable en creusant, à l'époque des ateliers nationaux, la tranchée actuelle.

Au sommet du chemin qui nous a fait passer devant la Fosse-Malart, nous en laissons un autre à notre droite. Si nous le suivions quelque temps nous rejoindrions l'ancienne route qui, de Saint-Brieuc conduisait à Corlay en passant près de la « métairie noble » de Cardrix ; puis traversait Carestiemble, autrefois le village des boulangers de « pain miraut » qu'on vient encore manger sur place à la « fête du pain chaud » le dimanche précédant le Carême. Elle avait antérieurement, laissé, sur la gauche, Carho, où se trouvait l'une de ces « blandiries » où l'on blanchissait la « toile de Bretagne ».

Avant d'arriver à Cardrix, le chemin de Lanfains, s'en détachera sur la gauche, passant devant la chapelle de Saint-Eutrope (xv^e siècle), puis escaladera les hauteurs les plus élevées de la région (325 m.) dont la ligne continue barre, au sud, l'horizon, séparant le bassin de l'Oust de celui du Gouët.

Au carrefour où nous sommes parvenus, au-dessus de la Fosse-Malart, nous tournons à gauche et, ayant longé un petit bois, nous retrouvons la route de Saint-Brieuc.

Celle-ci, à cent mètres de la gare, va tourner à gauche par Launay et Grénieux, mais sa direction première se prolonge, d'une part vers Uzel et Loudéac, par la forêt de Lorge, d'autre part, par Carboureux, vers Saint-Brandan et Plœuc.

La voie ferrée a été mise en service en novembre 1871 entre Saint-Brieuc et Quintin, en juillet 1872 entre Quintin et Pontivy. La municipalité de Quintin avait vainement demandé, pendant plusieurs années, qu'on l'amenât tout près de la ville, ne fût-ce qu'en compen-

sation de la promesse qui avait été faite que la ligne Paris-Brest passerait par Quintin.

Nous sommes restés au sommet de la côte qui domine la gare pour regarder le paysage qui s'étend, à l'est, vers les collines de Saint-Brandan, ancienne trêve de l'immense paroisse de Plaintel dont on aperçoit le clocher et les maisons au delà et à gauche de Saint-Brandan.

Nous traversons la route de Saint-Brieuc, prenons le chemin de la Villeneuve et, tournant à gauche, suivons un sentier qui procure, sur toute la partie est de la ville, une vue particulièrement agréable au soleil couchant. Ce sentier, Chemin de la Barre du cadastre, nous ramène, au-dessus d'un lavoir, à la rue des Portes-Boulain entre Cure-Bourse et le Vau-de-Gouët dont nous avons déjà parlé. Nous pouvons prendre, pour rentrer, la ruelle du Gouët qui longe le moulin de 1784 et franchit, par un pont de pierre, le déversoir de l'étang et, par le bas de la Carre aux Vaches ou Cabot, rejoindre, par la Petite-Rue, le Vau-de-Gouët au pied des tours du château.

TROISIÈME PROMENADE

Sud-Ouest de la Ville : Château-Gaillard - Rochonen
Séminaire - Route de Corlay

Nous partons à nouveau de la place 1830, nous dirigeons vers l'étang, puis prenons la deuxième rue à droite : la rue aux bleds ; ce terme de « bleds » désignait l'ensemble des grains, aussi bien froment ou orge (qui étaient rares) qu'avoine, seigle ou blé noir qui étaient communs. La rue a pris ce nom parce qu'elle menait à la « Halle aux bleds ». Elle s'appelait aussi « rue des Maréchaux », car c'est là que se trouvaient les seuls maréchaux-ferrants de Quintin (à un emplacement situé presque exactement en face de la forge actuelle), ou encore, rue de la Poste (aux chevaux). Plus loin, également à gauche, se trouvait l'hôtellerie du Lion d'Or, qui persista jusqu'au XIX^e siècle. Sur la place du Château-Gaillard (actuellement place de la République) qui, à vrai dire, n'existait guère autrefois, puisque deux pâtés de petites maisons en couvraient l'emplacement, s'ouvrait la nouvelle Halle construite au XVIII^e siècle (actuellement occupée par un garage, après avoir servi de logement des pompes) où se vendaient et se pesaient les grains (une de ses parties s'appelait « le poids du cent »). On y vendait aussi le pain de seigle,

alors que le pain blanc se vendait sous la Cohue, et, au premier étage, les vieux habits (le fripier étant alors un homme à qui on vendait et achetait volontiers des effets, même dans les classes aisées). Les Halles donnaient accès à l'Auditoire. Cet édifice élevé sur le donjon (Château-Gaillard) du vieux château servait aux jugements, non seulement de la juridiction de Quintin-Lorge, mais aussi « par territoire emprunté » aux autres juridictions seigneuriales des environs (Robien, Grand Quélenec, Crenan, Beaumanoir, La Coste-Crapado-Bienassis, etc...) qui ne disposaient pas de local...

Cet ancien auditoire servit temporairement, pendant la Révolution, au club jacobin des Amis de la Constitution de Quintin, lorsqu'il quitta les Carmes. Au XIX^e siècle, avant qu'on construisît une gendarmerie rue Neuve (rue Maréchal-Leclerc), il servait de résidence à la brigade dont les chevaux occupaient une partie des Halles. En face de la Halle se trouve la rue au Lin conduisant à la Grande-Rue; nous en reparlerons avec celle-ci.

Continuant notre route vers l'ouest, nous laissons à notre droite la rue du Jeu-de-Paume, où, au XVIII^e siècle, se vendaient les fagots.

À l'entrée de celle-ci, à gauche, en allant vers le Martray, se trouvait la maison, encore existante, du « subdélégué de l'Intendant » de 1750, Ollittraut de Calagan. Lorsqu'il fallut, en 1865, se décider à construire une église neuve, on en étudia l'emplacement, vers le milieu de cette rue, dans les jardins qui montent vers le Séminaire, en face du terrain où le jeu de Paume avait été pratiqué.

À gauche de la rue du Château-Gaillard, on descend en pente rapide le chemin de la « Vallée de misère » qui venait aboutir au bord de l'étang, sans autre issue, jusqu'à la construction de la route de Corlay actuelle, en 1864. La construction de cette route a déterminé, à

l'extrémité du raidillon, l'établissement d'un hôtel et d'un restaurant.

A l'angle de la rue du Jeu-de-Paume et de la rue Rochonen (Onen est un nom de personne qu'on retrouve ailleurs en toponymie) se trouve, dans la cour d'un hôtel, une fontaine appelée « la Fontaine chaude » en raison de ce que, par les grands froids d'hiver, elle reste relativement tiède.

La Rochonen a gardé une forte pente mais a été grandement améliorée depuis l'époque où elle constituait la route de Corlay. Elle devait, en effet, franchir de véritables rochers dont la trace reste visible au bord de la rue. A gauche, l'École Saint-Nicolas (Frères de Ploërmel) s'est annexée l'ancienne maison des Brignon (un maire sous la Révolution) qui avait été, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le rendez-vous de toute la société bourgeoise cossue, rousseauiste ou voltairienne de Quintin, qui y écoutait des concerts et y jouait des comédies de salon.

La chapelle des Frères (1828) est l'héritière de la chapelle Saint-Fiacre dont nous parlerons plus loin et en a conservé quelques éléments. En face, le local de la société sportive Jeanne d'Arc qui maintient une tradition de belles performances et dont la clique anime toutes les cérémonies publiques, et le cinéma Jeanne-d'Arc. Plus loin, le nom change, le quartier prend le nom de Gasset. A droite, s'élève l'imposant Séminaire (Petit Séminaire du diocèse) qui, sur la colline, fait « pendant » aux bâtiments des Ursulines de la colline Saint-Yves. Il a été construit de 1934 à 1936-37. Ses élèves viennent tant du pays « Gallo » que du pays « breton » qui commence à une lieue et demie à peine vers l'ouest. A gauche, un raidillon descend vers la route de Corlay et le moulin Saint-Fiacre. C'est à mi-pente, à hauteur d'une fontaine que longe le sentier, que, dans le jardin d'une propriété privée actuelle, se trouvait la

chapelle Saint-Fiacre au XVIII^e siècle. La procession de la Fête-Dieu y passait pour rejoindre, par le chemin de Haute-Folie (dont le tracé traversait la cour actuelle du Séminaire) l'église paroissiale Saint-Thurian (voir quatrième promenade). Nous nous engageons dans le Gasset. Après la Garenne, la vieille route de Corlay qui a conservé toute sa largeur, continue vers les Perrières. De là, un chemin que nous laissons à droite, mène aux abords du cimetière en passant près du château d'eau de la ville, après avoir longé la belle hêtraie des Perrières, d'où l'on a extrait une grande partie des pierres dont furent construits les édifices quintinais.

Continuant vers l'ouest, la vieille route, que nous suivons toujours, domine, à sa droite, un pré marécageux ; c'est un ancien étang dépendant de Robien, dont les bois l'entourent. Au delà de l'ancien étang la vieille route se divise en trois : à droite, par les allées de Robien, laissant à sa gauche le château, elle continuait vers Corlay, par les Mériaux ; un chemin rejoint plus tôt la grande route, par le petit Robien, tandis que, à gauche, une troisième branche, après avoir coupé la route de Corlay, franchit le Gouët au Pont-Renaud et, laissant, à sa droite, le bief abandonné d'un vieux moulin, se dirige vers Carestiemble. Nous prenons, à gauche, vers Quintin la route de Corlay. Comme nous l'avons dit, cette route, entre Quintin et les abords de Robien, ne remonte qu'à 1864.

Revenant vers Quintin, au bord du Gouët où abondent les truites, nous trouvons, à notre droite, un vieux moulin, le moulin Renaud (jadis Moulin aux loups).

Deux autres moulins dont les barrages subsistent, l'un en deçà et l'autre au delà de l'auberge du Bras d'Argent, fabriquaient, au début du XX^e siècle, une pâte à papier végétale. Immédiatement après l'auberge, un chemin monte à gauche, vers la Garenne et le Gasset. Au bas de ce chemin le cadastre a conservé le nom d'une

Brasserie (ou distillerie qu'on désignait sous le même nom à cette époque) installée là au XVIII^e siècle par un Irlandais : O'Sullivan.

Deux cents mètres plus loin, après qu'on a dépassé, à gauche, le raidillon qui longeait la chapelle Saint-Fiacre, une minoterie a remplacé le vieux moulin à papier de Saint-Fiacre, qui utilisait les pâtes des moulins de Bras-d'Argent pour fabriquer des papiers d'emballage, avant que, pendant la guerre 1914-18, on la transformât en fabrication de coton poudre. Il semble avoir été déjà, au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, un moulin à papier, mais papier de chiffons, généralement bleuté, dont la matière première, les « pillaus », était ramassée dans tous les environs par les chiffonniers de Lanfains.

Devant la minoterie, par les Côtes, un chemin antique et accidenté mène à la Pierre-Longue, à Cardrix et Saint-Eutrope.

D'énormes et pittoresques rochers surmontés d'arbres superbes marquent l'accès de la ville. Un jardin public récent, où a été transportée, du jardin des Ursulines, une ancienne fontaine, lui donne un caractère accueillant.

A la lisière de la ville, au bas de la Vallée de Misère, s'arrêtent les cars qui, reliant Saint-Brieuc par Gouarec et Rostrenen à Quimper, ont récemment rétabli de faciles relations entre Quintin et cette dernière ville, dont l'évêché s'étendait, avant la Révolution, jusqu'à une lieue d'ici.

QUATRIÈME PROMENADE

Grand'Rue - Rue Saint-Thurian - Cimetière

Nous partons, encore une fois, de la place 1830, mais, cette fois, vers l'ouest, par la Grand-Rue. Cette rue conservait encore, il y a moins de cinquante ans, un nombre important de maisons anciennes aux étages en surplomb. Il n'en reste que peu, dont une vient d'être restaurée. Mais, dès le début du XVIII^e siècle, on a commencé, dans cette rue, à bâtir des maisons à façade verticale, en pierres de taille. Les premières ont été construites pour les juges ou les magistrats municipaux, à proximité de l'Hôtel de ville d'alors.

Ce sont les grandes familles patriciennes qui unissaient le commerce de la toile à des fonctions judiciaires ou municipales : les Chassin, les Le Coniac, les Digaultray, les Baron, qui ont construit et habité ces hôtels dont la façade a bravé les siècles. L'un d'entre eux, N° 27, a été habité par l'avocat J.-B. Digaultray qui fut l'un des pontifes les plus agressifs du jacobinisme local, puis un maire impérial dévoué, enfin le bienfaiteur des orphelins, léguant à ceux de Quintin, du Fœil et de Plaintel le domaine de Saint-Quihouët dont le dernier seigneur avait été le Marquis de La Fayette descendant, par sa mère, d'une famille du pays : La Rivière.

En face de ces façades indestructibles se trouve l'emplacement de l'Hôtel de ville, édifice important du xvii^e siècle, semble-t-il, qui, propriété de la ville depuis 1635, nécessita rapidement des réparations de plus en plus importantes, si bien que l'on dut renoncer à les poursuivre.

Pendant la plus grande partie du xviii^e siècle de beaux projets furent faits d'un Hôtel de ville imposant qui resta dans le domaine des rêves et des plans d'ingénieurs. Il avait déjà fallu, avant la Révolution, l'évacuer pour une maison voisine (la maison Glais) à l'angle de la Grande-Rue et de la rue au Lin — et cette maison ne valait guère mieux. Dans ce qui avait été la cour de l'hôtel de ville, l'établissement d'une sorte de trottoir autour de celle-ci constitua en 1793 la seule réalisation d'un autre rêve : celui du marché aux toiles. On y vendit ultérieurement des volailles, du beurre jusque 1922, date où on rendit à la propriété privée ces vestiges d'une propriété municipale. Le rez-de-chaussée de l'Hôtel de ville contenait une pièce où se faisait le contrôle des pièces de toile et la marque de celles qui étaient conformes aux prescriptions légales. Ce local, assez misérable, fut, lui aussi, l'objet de projets qui eurent le même sort que ceux concernant l'Hôtel de ville.

A l'angle de la Grande-Rue et de la rue au Lin, là où le trottoir s'élargit, se trouvait autrefois une croix appelée la Croix du Trahoir ou du Tirouër. Il semble qu'elle ait joué au Moyen âge, et peut-être plus tard, le même rôle que la croix du même nom, rue Saint-Honoré à Paris, près de la rue de l'Arbre-Sec et que ce fût là que des condamnés devaient faire amende honorable et qu'on brûla les écrits condamnés.

La rue au Lin, qui mène à la place du Château-Gaillard et dont un section s'appela rue à la Gendre, était celle où l'on vendait le fil de lin apporté par des filotiers (de Lanvollon en particulier) ou filé sur place,

et la cendre qui servait au blanchiment de la toile dans les « blandiries » qui s'étendaient dans tous les environs, en particulier à Carho, à la Noë-Sèche, aux Hayes, etc... où l'on voit encore la trace des lavoirs. Il faut noter ici que si le lin était la matière première essentielle de l'industrie locale, on n'en cultiva jamais aux abords de Quintin avant le xix^e siècle et l'essai qu'on fit alors dans cet ordre d'idées ne fut pas couronné de succès.

Le lin était cultivé dans le Nord du département actuel, dans les évêchés de Tréguier et du Léon. On le rouissait là-bas, dans les « routoirs », ou plus généralement sur le pré, à la rosée ; le lin « en bois » était alors transporté par des caravanes de parfois trente à quarante petits chevaux. On achetait ce lin qu'on travaillait à la veillée, le broyant, le pesselant. Il était ensuite filé, soit à la quenouille, soit au rouet : rouet à main, le rouet à pédales n'ayant été adopté ici que très tardivement. Il nous est impossible, dans l'espace qui nous est réservé, de donner des détails sur cette technique des filandières, non plus que sur celle des « tessiers » dont les métiers se trouvaient à peu près dans toutes les maisons jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Peut-être développerons-nous, quelque jour, cette question sur laquelle certaines erreurs ont été énoncées.

La rue au Lin présente trois des plus belles maisons de Quintin, construites entre 1763 et 1765. On y trouve aussi une ancienne auberge dont l'aspect s'est peu modifié depuis le xviii^e siècle, « La Chapeau Rouge ». La dernière maison du xviii^e siècle, sur la place, sert actuellement de bureau de poste. On donnait le nom, mal expliqué, de Palestine aux maisons situées à l'angle de la rue au Lin et de la rue au Lait, qui, à gauche, rejoint la place 1830.

Suivant toujours la Grande-Rue et s'éloignant du centre de la ville on passait devant l'auberge de la Geôle, tenu par le gardien de la prison, les deux fonc-

tions étant statutairement liées. L'auberge était encore récemment café (N° 6), il reste, au N° 4, des traces de la prison qui a fait l'objet de récits horribles lorsqu'on a trouvé, à la Révolution, dans le cul de la basse-fosse, le squelette d'un suicidé, qui avait attendu en vain depuis vingt ans le permis d'inhumer.

La prison s'appuyait à la muraille de la ville dont on voit quelques traces à son pignon ouest. Une première porte passée, et un fossé fangeux franchi, on arrivait à une seconde porte, détruite, à la demande de la ville, vers le milieu du XVIII^e siècle.

Entre les deux, se trouvait, reconstruite au début du XV^e siècle, la chapelle de Notre-Dame d'Entre les Portes (d'où provient la fontaine transportée rue Notre-Dame). Elle était, dès le XIII^e siècle le but d'un pèlerinage, et saint Yves s'y rendit. On lui ajouta, vers le XVIII^e siècle, une petite chapelle où se tenaient les assemblées des « Frères de la Croix ». Une fenêtre, ouverte dans le mur de la prison, permettait aux prisonniers d'assister à la messe. Cette chapelle qu'on appela aussi Notre-Dame de la Pitié (une statue a été conservée dans la façade d'une maison) servit aux réunions de la « Société des Amis de la Constitution », affiliée aux Jacobins de Paris, lorsque celle-ci quitta l'Auditoire (3^e promenade).

Lorsqu'il fallut se décider en 1865 à abandonner la Collégiale, l'emplacement de la chapelle Notre-Dame fut l'un de ceux qu'on envisagea pour la construction de la nouvelle église, mais ce projet ayant été abandonné, c'est dans cette chapelle que furent célébrés les offices, tant que la nouvelle église ne fût pas achevée.

Nous longeons l'extrémité sud de la place du Martray, où nous reviendrons plus tard, et montons la rue Saint-Thurian. De beaux hôtels bâtis dans la première moitié du XVIII^e siècle, s'y trouvent. Le premier à gauche en montant (1722) appartenait à la famille Digaultray, qui, du XVI^e siècle à la Révolution, joua un grand rôle

dans la vie quintinaise. Il présente encore des pièces lambrissées avec des trumeaux peints représentant des pastorales ou des scènes des pièces de Beaumarchais. Celui qui le suit est de 1759. Plus loin, une chapelle sans intérêt architectural fut dédiée successivement à saint Roch, saint Laurent et saint Sébastien. Au XVI^e siècle, une procession en sortait le 20 janvier. Elle servit de lieu de vote pendant la Révolution.

En face, le Chemin du Pissot mène à Guenfol en longeant les terrains de l'hôpital. Plus haut, on trouve encore des maisons anciennes dont « l'asile », école maternelle privée, dont les bâtiments remontent à 1722. Puis les maisons cessent complètement à droite après le chemin qui mène à un lavoir. Une rue qui se détache, à gauche, conduit au Séminaire et rejoint le Gasset ; la rue Saint-Thurian se divise alors : les rues Cosson, à gauche, et Brohée, à droite, entourent le cimetière où l'on voit une croix de pierre du XV^e siècle, le grand calvaire en bois peint qui se trouvait autrefois sur la butte au bout de l'étang, et un ossuaire du XVII^e siècle, ainsi que les ruines du clocher de l'ancienne église paroissiale Saint-Thurian, construite au XV^e siècle et placée sous le vocable d'un évêque de Dôl ; il fallut l'évacuer en 1764 parce qu'elle menaçait de s'écrouler.

Le culte fut alors célébré aux Carmes jusqu'en fin 1790. Le recteur de Saint-Thurian (qui était en même temps doyen de la Collégiale) habitait près de celle-ci. Le curé, premier vicaire, et les autres vicaires de Saint-Thurian, logeant près de cette dernière église, furent toujours traités en parents pauvres et les rivalités entre les deux églises furent aiguës. D'ailleurs les fonts-baptismaux restèrent toujours à la Collégiale.

La raison de la situation excentrique de l'église paroissiale par rapport à la Ville-Close n'est pas clairement expliquée. Certains historiens ont voulu faire de Saint-Thurian (évêché de Saint-Brieuc) une ancienne

trève du Vieux-Bourg (évêché de Quimper), se basant sur de prétendus usages dont il n'a pu être retrouvé de preuves.

En tout cas, les abords du cimetière n'ont jamais été très habités ; pourtant, on y compta une vingtaine de maisons ; dans l'une de celles-ci, actuellement détruite, mais dont les soubassements demeurent, rue Brohée, serait né Poulain Corbion, futur maire de Saint-Brieuc, tué en cette ville lors du coup de main exécuté par les Chouans le 5 brumaire an VII. Le prolongement de la rue Brohée mène au Vieux-Bourg et Saint-Gilles-Pligeaux d'une part, à Saint-Gildas d'autre part. La rue Sainte-Anne, à l'ouest du cimetière dessert l'importante ferme de Kermaho qui appartenait aux PP. Carmes. Son prolongement aboutit aux Perrières dont nous avons parlé à propos de la troisième promenade.

ERRATUM

Page 15, 4^e ligne,
au lieu de au-dessus, lire au-dessous.

CINQUIÈME PROMENADE

Martray - Mairie - Carmes - Salle-Verte - Guenfol
Route de Châtelaudren - Groupe Scolaire

Nous revenons à la place du Martray. Elle conserve plusieurs maisons du XVIII^e siècle dont certaines sur l'emplacement des anciennes douves peu à peu comblées. La plus intéressante et la plus ancienne est la maison datée de 1728, construite par le « changeur du roi », Lefebvre, et qui est actuellement occupée par deux administrations. De l'autre côté de la place, la mairie actuelle était un ancien hôtel particulier quand, en 1816, son acquisition résolut le problème, en instance depuis près de cent cinquante ans, d'un hôtel de ville extérieurement décent.

C'est sur la place du Martray que, au XVIII^e siècle, les exécutions capitales étaient prévues (il ne semble pas, en effet, qu'il y en ait eu effectivement). C'est là qu'on planta l'arbre de la Liberté ; c'est là aussi qu'eut lieu, fin décembre 1789, la proclamation, ainsi que la prestation de serment, des officiers de la Garde Nationale, dont le « commandement en chef » avait été accepté par le Marquis de La Fayette « généralissime ». Ce serment fut renouvelé le 14 juillet 1790 et fut l'occasion d'un feu de joie solennel.

C'est là aussi, qu'une échauffourée amena un mort républicain le 25 juillet 1795, lors du reflux des chouans de « l'armée rouge » et que, accompagnées de feux de joie et de danses, des fêtes républicaines, impériales et royales, alternèrent, avec le même enthousiasme officiel, pendant un quart de siècle.

Laissant, à droite, la rue des Douves, nous montons le pavé des Carmes, début de la route de Châtaudren qui reçut, en 1764, jusqu'à la Ville-Berthelot, son tracé actuel. A droite se trouvaient des bâtiments, dont la maison d'un notaire occupe l'emplacement, où, au xv^e siècle, fut transféré l'hôpital, jusque-là près du château. Il s'étendit, puis s'établit de l'autre côté du chemin et se développa au cours du xviii^e siècle, et jusqu'à maintenant. Sa chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste est datée de 1752. Il semble appelé à s'étendre encore sous forme d'hôpital-hospice au bénéfice des communes avoisinantes de tout le canton. Desservi avant la Révolution et pendant celle-ci par les Sœurs Paulines, il l'est actuellement par les Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve.

Le mur, qui, à droite, borde la rue, est celui de la propriété des Carmes.

Ces religieux, en 1619, s'établirent à Quintin, prenant, à part le terrain où devait être plus tard construite la maison du changeur, tout l'espace compris entre le Martray, les terres appartenant à l'hospice et la rue Neuve, qui existait déjà depuis longtemps sous ce nom.

L'église que les Carmes avaient construite sous le vocable de Notre-Dame des Bonnes-Nouvelles remplit le rôle d'église paroissiale de 1764 et 1790. Au moment de la Révolution, le couvent comme la plupart des couvents d'hommes de la région était déjà en plein déclin.

C'est aux Carmes qu'eut lieu, le 27 décembre 1789, un grand banquet patriotique, auquel prirent part cinq cents personnes et pour lequel avaient été fournis en pâtés, bœuf, veau et lard, un poids de 716 livres 3/4.

Puis, vendus comme biens nationaux, ces bâtiments furent le premier siège des Amis de la Constitution (transféré ensuite à l'Auditoire, enfin, à la chapelle Notre-Dame d'entre les Portes). Au bas de la propriété, actuellement appelée Roz-Maria, se trouvent des bassins de pierre et une fontaine qui méritent d'être soigneusement conservés.

L'église des Carmes a entièrement disparu (son rétable avait été transféré à Saint-Martin-des-Prés et la grande statue de la Vierge dans la chapelle absidiale de la Basilique en provient également) depuis que, il y a quatre-vingt-cinq ans un incendie d'une extrême violence détruisit une grande partie des bâtiments du couvent.

En face de l'entrée des Carmes, se trouve la belle propriété de la Saint-Martin. A gauche, un chemin qui, de la foire Saint-Thurian (13 juillet) a gardé le nom de « Marché aux chevaux » et qui se dirige vers le cimetière, passe devant le manoir de Guenfol (autrefois appelé quelquefois Quinesolle) qui, sous la Terreur, servit de prison aux prêtres, même constitutionnels, et à leur évêque Jacob, Guenfol ouvre son portail sur le chemin qui, venant de la rue Saint-Thurian, près de la chapelle Saint-Sébastien, mène au Vivier pour rejoindre ultérieurement la route de Châtaudren dont nous allons parler.

La propriété comprise entre ce chemin et cette route, actuellement appelée « La Salle-Verte », appartenait, au moment de la Révolution, à une branche de la famille Digaultray ; un Digaultray commandant la Garde Nationale y fut tué dans son « verger de la Perrière », lors du reflux de l'« armée rouge » royaliste le 25 juillet 1795. Les bâtiments, qui avaient été occupés en 1940 par les Allemands, furent détruits par eux lorsqu'ils durent les abandonner en août 1944.

Reconstruits, ils sont entourés d'un superbe parc

planté d'arbres rares dont certains sont plus que centenaires.

En face de la Salle-Verte, un chemin desservant un lotissement en construction, passe devant le dispensaire pour aboutir à la Cayenne et à la Barrière (Croix Jarrot) ce chemin est en cours d'élargissement.

Nous reprenons la route de Châtelaudren ; à droite, subsiste le dernier atelier de corderie de la région.

Plus loin, le ruisseau qu'on franchissait, jadis au Gué au Lay, venant de la Touche, et qui alimentait, autrefois, un vivier à gauche de la route, se dirige vers la Rochefoucauld en passant devant la riche ferme du Volozenne. C'est dans le voisinage mais en un lieu imprécis que se produisit, pendant la guerre de Cent ans, un triste épisode qui semble rappelé par les noms de chemin des Martyrs, champ des Martyrs, attestés, mais difficiles à situer de façon précise. En 1347 (Dom Maurice) deux cent cinquante Anglais avaient été pris à la Roche-Derrien lorsque cette place fut reconquise : ils s'étaient rendus à condition d'avoir la vie sauve et d'être conduits à dix lieues de la Roche-Derrien. Ils étaient escortés par un chevalier, Sylvestre de la Feuillée, qui devait les conduire à Quintin ; mais malgré les efforts de la Feuillée, ils furent égorgés par les charpentiers et les bouchers de Quintin, avant d'arriver à la ville.

Plus loin, à la Gravelle, nous laissons, à droite, le chemin qui mène au château (monument historique) de la Noë-Sèche, précédé et entouré de bois superbes de hêtres et de chênes, puis rejoint la route du Fœil près d'une croix datée de 1798 (la Croix Jaffray).

Continuant, nous laissons à notre gauche la Ville-Berthelot, près de laquelle se trouvait une auberge (1766) très achalandée au XVIII^e car, étant en dehors de l'octroi, on y pouvait boire à meilleur marché.

Plus loin encore, arrivée à une croix datée de 1645, la route de Châtelaudren abandonne son tracé primitif

rectiligne (voie romaine) ; et, passant devant les manoirs du Guermain et de la Pommeraye, se dirige, par un parcours très pittoresque vers Cohiniac et Châtelaudren. Nous revenons par le même chemin jusqu'au carrefour de la Salle-Verte. Là, nous prenons à gauche le chemin qui mène aux Croix-Jarrot. Presque immédiatement, nous tournons, à droite, vers le dispensaire ; nous longeons le mur des Carmes. Cette rue qui s'appelait déjà rue Neuve dès le XV^e siècle, conserve deux maisons des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle porte actuellement le nom du Maréchal-Leclerc. A gauche, se trouve la gendarmerie, puis l'imposant Groupe scolaire, récemment construit. Nous aboutissons à la rue des Forges.

En face du « Pavillon » (n^o 2 de cette rue) où habitait le conventionnel Fleury avant d'hériter du manoir de la Fosse Malart (2^e promenade), rejoignant, à droite, la rue des Douves, nous longeons des bâtiments modestes mais qui servirent longtemps et utilement d'atelier de charité. A l'angle droit de la rue, « un bureau d'aide sociale » aux malades indigents et aux vieillards est tenu par les Religieuses du Saint-Esprit. Dans la partie de la rue qui remonte vers le Martray, se trouve à droite, le local des pompes. Il s'y trouve entreposé un matériel très moderne, digne d'une compagnie dont le zèle et la célérité ont limité bien des sinistres, tant à Quintin que dans les communes voisines.

SIXIÈME PROMENADE

Rue du Four - Rue des Degrés - Saint-Yves
Ursulines - Lotissement - Croix-Jarrot - Beau Doué

Cette fois, nous quittons la place 1830 vers le nord. On sortait de la Ville-close par la Porte à la Rose à mi-pente de la rue du Four (actuellement rue Emile-Nau). Celle-ci tirait son nom des deux fours banaux qui se trouvaient à gauche, sur l'emplacement d'une boulangerie toujours existante et à laquelle, jusqu'en 1910, des paysans apportaient, par habitude, à cuire leur pain. Le carrefour où elle coupe la rue des Douves (Bas-Jar) a été, pendant des siècles, un souci pour les municipalités ; c'était un cloaque où s'accumulaient les eaux descendant de trois pentes. En face, monte la rue des Degrés ; elle s'appelait rue Saint-Yves jusqu'à ce que, en 1767, on ait tenté d'en rendre l'ascension moins fatigante pour les piétons en y pratiquant sept cales, ce qui lui fit donner le nom de « rue des Degrés ». Elle a conservé ce nom bien que, cent ans plus tard, ont ait progressivement supprimé les « cales ». Le Bas-Jar et le début de la rue des Degrés sont dominés par un superbe hôtel de granit construit, en 1759, pour le Subdélégué de l'Intendant d'alors, Le Texier de Clévry.

Il est souhaitable qu'il soit définitivement classé comme monument historique.

Nous arrivons à la rue des Forges. Le sol de toute cette partie de la colline Saint-Yves est rempli de scories des fours installés au carrefour des deux rues, fours où l'on semble avoir utilisé un minerai très riche en fer et où, au xv^e siècle, on forgea des canons.

A droite, nous prenons la rue qui continue vers les Croix-Jarrots et qui a conservé le nom de rue Saint-Yves. Nous passons devant la chapelle Saint-Yves où la tradition veut que le saint, allant de Quintin à Cohiniac, se soit assis pour reprendre haleine après la dure montée. La date qui figure sur la façade (1701) ne correspond qu'à une réfection de la chapelle qui fut fondée en 1606.

Elle conserve une très belle chaire de chêne qui doit dater du début du xviii^e siècle, un rétable et des statues anaciennes, de saint Yves en particulier, et un grand et lourd crucifix de chêne, sculpté par Foulonneau, qui est porté aux flambeaux sous un dais rouge et noir, encadré de drapeaux noirs à croix rouge, derrière la clique de la Jeanne d'Arc, lors de la procession du Vendredi-Saint qui part de cette chapelle, cérémonie qui semble procéder d'une influence espagnole. Un vitrail moderne représentant l'Annonciation rappelle que c'est dans cette chapelle que, depuis 1693 jusqu'à la guerre de 1914, se tenait la Confrérie de l'Annonciation à laquelle fut réunie en 1903 celle de la Croix. Leur nom fut, dès lors, celui de « Congrégation de Saint-Yves », mais on continua à les appeler familièrement « Frairie des Glorieux » toutes les familles aisées tenant à en faire partie.

La chapelle Saint-Yves fut utilisée pendant la Révolution pour des élections, ou comme école ; elle conserve la dalle funéraire du conventionnel Fleury, fougueux animateur des Amis de la Constitution, vio-

lent adversaire de la Royauté, et de Bonaparte, mais qui n'en devint pas moins, chevalier de la Légion d'honneur... sous Louis XVIII.

Immédiatement après la chapelle nous laissons, à droite, une venelle qui mène au presbytère et à la rue de la Berliche, près du Bourg Junguené. Nous passons, à gauche, devant le couvent des Ursulines ; fondé en 1707 il reçut pendant deux cents ans, comme élèves, des milliers de jeunes filles de la région ; pendant la Terreur, on y plaça, en résidence surveillée, tous les membres des familles supposées hostiles à la Révolution, tandis que les religieuses étaient enfermées au château. L'histoire de ce couvent, fermé à partir de 1904 a été écrite par Mlle Blivet ; ses bâtiments servent actuellement de logements collectifs. Une grande salle constitue la salle de fête municipale. A droite, se trouve le portail d'un superbe hôtel construit, en 1760, pour la famille Visdelou-Cuvertville.

Au delà du couvent et avant l'entrée du Parc des Sports, déjà très utilisé, a été construit récemment, un groupe d'habitations H.L.M. qui a fortement contribué à résoudre la question du logement à Quintin.

La rue, après avoir atteint le début de la Berliche, se prolonge, avant de tourner vers le nord, par une rue nouvelle desservant un lotissement où des constructions modernes commencent à s'élever, situé sur un plateau merveilleusement exposé, d'où la vue s'étend sur la vallée du Gouët, la ville et les collines qui l'entourent, au sud et à l'est.

Nous parcourons le faubourg des Croix-Jarrot, où au XVIII^e siècle habitaient des membres des principales familles de Quintin. Il s'y trouvait aussi, un fabricant de clous, un de chapeaux de feutre, et on a gardé le souvenir de cloches qui y auraient été fondues, au XVIII^e siècle semble-t-il.

Ce faubourg tire son nom d'un Jarrot qui, au point

où se divisent deux routes : « La Barrière » fit élever trois croix, celle du Christ entre les deux larrons.

En ce point fut tenté, tardivement, au début du XIX^e siècle par Limon-Duparcmeur, un essai d'industrialisation du tissage. Une maison, qui sert actuellement d'atelier à un sabotier, semble avoir rassemblé alors, un nombre important de métiers, alors que, jusque-là, il n'y avait que des métiers utilisés individuellement.

Nous trouvons ici deux routes : l'une est la vieille route de Plaine-Haute, Sainte-Anne-du-Houlin, Saint-Julien, Yffiniac. Cette route, en quittant Quintin, laisse à sa droite l'ancien manoir des Noës, et après avoir traversé, près du Beau Doué, le ruisseau venant de la Noë-Sèche, laisse, à sa droite, un chemin menant au bois et à la lande très pittoresques de Couëffan. Passant alors près du domaine de Crenan (château en grande partie détruit par un incendie) elle atteint Plaine-Haute.

L'autre route, partant de la Barrière, mène au Fœil. Elle descend jusqu'au ruisseau, venant de la Noë Sèche par les prés et les bois de la Rochefoucauld, le traverse au Pont des Fourches, et passe près du manoir de la Rochefoucauld, puis continue sur le Fœil et coupera, à la Croix-Jaffray, le chemin qui conduit, à gauche, à la Noë-Sèche et à la Ville-Berthelot. On peut, si on est leste, immédiatement après avoir traversé le ruisseau, tourner à gauche et après en avoir remonté le cours pendant deux cents mètres, le franchir puis, par un sentier pittoresque qu'on ne saurait recommander aux personnes âgées, revenir en remontant le ruisseau qui a passé près du Vivier et du Volozenne, jusqu'au chemin qui mène de la Salle-Verte aux Croix-Jarrot. C'est par là qu'on accède aux terrains de tennis municipaux, en face de la station de monte, où, à la saison, des étalons sont détachés des haras de Lamballe. Continuant vers Saint-Yves on passe devant le beau terrain du Stade municipal.

Ayant laissé à nouveau, à droite, le Groupe scolaire puis, à gauche, l'ancien couvent des Ursulines, on reprend, à droite, la rue des Forges.

A mi-pente, à droite, se trouve une coquette maison à perron précédée d'un jardin, ayant appartenu aux Glais (famille alliée aux Digaultray, d'où est sorti Glais-Bizoin).

Au bas, à gauche, nous retrouvons la maison des Fleury (5^e promenade).

Nous avons ainsi parcouru rapidement Quintin et ses abords immédiats. Il nous est impossible de donner des détails sur beaucoup de points. Les personnes qui désireraient de plus amples renseignements peuvent s'adresser au Secrétariat de la Mairie, Bureau du Tourisme, où l'on s'efforcera de répondre le plus complètement possible à leurs questions.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
1 ^{re} Promenade : Est de la Ville : Place 1830 - Basilique - Vau-de-Gouët - Madeleine - Ecole Notre-Dame	13
2 ^{re} Promenade : Sud-Est de la Ville : Château - Menhir - Fosse Malart - Route de la Gare	21
3 ^{re} Promenade : Sud-Ouest de la Ville : Château-Gaillard - Rochonen - Séminaire - Route de Corlay	30
4 ^{re} Promenade : Grande Rue - Rue Saint-Thurian - Cimetière	35
5 ^{re} Promenade : Place du Martray - Mairie - Carmes - Salle Verte - Guenfol - Route de Châtelaudren - Groupe scolaire .	41
6 ^{re} Promenade : Rue du Four - Rue des Degrés - St-Yves - Ursulines - Lotissements - Croix-Jarrot - Beau Doué	46

TABLE DES MATIÈRES

LES PRESSES BRETONNES, SAINT-BRIEUC

N° d'impression : 653.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1956.